

mais des hommes de la bonne terre, produisant le blé, le lin, la chanvre, et, de plus, capables d'abattre la forêt et de supporter les hautes neiges.

Or je vois que, sur cent colons, nous en avons gardé quatre-vingt-dix et même un peu plus. Ceci prouve qu'ils nous venaient de la meilleure source possible, étant en tous points adaptables à ce nouveau pays.

Il va de soi que si le gouvernement ou une compagnie se fût chargé du recrutement nous n'aurions pas eu ce résultat, mais bien au contraire on aurait commis la faute qui se voit dans toutes les autres colonies à leur début : une importation de gens impropres aux établissements que l'on voulait fonder.

Comment se fait-il qu'on ait procédé au Canada d'une autre manière que partout ailleurs ? La réponse est assez curieuse : par ignorance, par suite de vues trop courtes et à cause de l'avarice des compagnies et du gouvernement. Ces défauts, ce manque d'intelligence, ce vice ont donné champ libre à la plus surprenante colonisation, en ouvrant le pays à l'effort individuel. Les colons se choisissaient eux-mêmes. Naturellement, ils n'acceptaient pas le premier venu. Ils savaient trier dans le tas, comme on dit familièrement.

Avant que de quitter sa province, chaque homme savait parfaitement ce qui l'attendait au Canada, et il ne comptait sur l'aide ou protection d'aucune société dirigeante. C'est l'inverse de ce qui arrive communément, où de pauvres diables sont menés au bout du monde, à l'aveuglette, conduits par des aveugles, pour ainsi dire.

Où prenaient-ils ces renseignements ? — Autour d'eux. Ecoutez ceci : Champlain n'a jamais pu commencer une colonie agricole, — les compagnies le lui défendaient, — mais les jeunes Normands instruits, qu'il avait engagés pour apprendre la langue algonquine et servir d'interprètes au commerce des fourrures partageaient ses idées, les faisaient connaître à leurs familles, par voie de correspondance, et ils décrivaient les ressources aussi bien que les conditions du pays. C'est le vrai, se seul fonds de tout le début de la colonie.

A l'été de 1634, le médecin Robert Giffard amena quinze ménages du Perche, jeunes personnes comme lui-même et sa femme, — en tout quarante âmes. Il y avait au moins dix hommes de métiers utiles, sans compter ce que les femmes savaient en tissage, etc. Et tous cultivateurs. Pas dénués de moyens pécuniaires non plus, mais ces biens étaient restés en France et ne devaient leur parvenir que, année par année, sous forme de haches, scies, couteaux et autres objets fabriqués, que le Canada ne pouvait encore produire.